



HAL
open science

Rome capitale au XVe siècle : une ville en voie de métropolisation ?

Cécile Troadec

► **To cite this version:**

Cécile Troadec. Rome capitale au XVe siècle : une ville en voie de métropolisation ?. Gilbert Buti, Elisabeth Malamut, Mohamed Ouerfelli et Paolo Odorico, dir. Entre deux rives. Villes en Méditerranée au Moyen Âge et à l'époque moderne., PUP, 2018. halshs-01912733

HAL Id: halshs-01912733

<https://shs.hal.science/halshs-01912733>

Submitted on 5 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ROME CAPITALE AU XV^E SIECLE : UNE VILLE EN VOIE DE METROPOLISATION ?

CECILE TROADEC

École française de Rome

« Rome est à la tête du monde, et quelque vieille et délabrée qu'elle soit, elle est sans l'ombre d'un doute la tête de toute la Terre ». Par ces mots, Pétrarque, dans les *Lettres familières*, célébrait le prestige du passé romain, la gloire de cet héritage, le mythe de Rome, capitale universelle et intemporelle¹.

Alors qu'elle est toujours perçue comme une capitale potentielle et imaginaire², en référence à laquelle d'autres villes se sont revendiquées « nouvelle Rome » ou « seconde Rome », la ville moyenne qu'est devenue Rome dans les derniers siècles du Moyen Âge n'est plus guère en adéquation avec le mythe de la Rome *caput mundi*, hérité de l'Antiquité. Il faut dire qu'au cours du Moyen Âge, la ville a rarement été capitale, même au niveau régional ; qu'elle ne fut pas choisie comme capitale impériale par les Ottoniens ; et qu'entre le XI^e et la fin du XIV^e siècle, Rome ne fut que par intermittence la capitale des papes. Capitale éphémère, la ville de Rome fut progressivement dissociée de l'idée politique de Rome – ce que résume fort bien au XIV^e siècle la formule *Ubi est papa, ibi est Roma*. Ainsi, pour reprendre les termes de Pascal Montaubin, avant le XV^e siècle, Rome « fut à la fois ou successivement une capitale virtuelle, une capitale à éclipse, une capitale déçue pour l'empereur trop germanique, pour la commune incapable de transformer son *contado* en État, mais aussi pour la papauté »³. Capitale contingente, elle n'était capitale impériale que l'espace d'une journée, au moment du couronnement impérial et c'est uniquement lorsque le pape y résidait avec la Curie que Rome assumait pleinement le statut de capitale pontificale, temporelle et spirituelle. La Commune de Rome créée en 1143 ne sut pas non plus fonder un État stable dont elle aurait été capitale. Ce n'est qu'au fur et à mesure que le retour du souverain pontife à Rome se confirmait au cours du XV^e siècle que la ville réactiva son statut de capitale. Après la parenthèse du schisme, et surtout à partir du pontificat de Martin V (1417-1431), les papes réinvestissent de manière durable la ville et constituent progressivement un État territorial hiérarchisé et centralisé. Peu à peu se crée un climat de sécurité et de stabilité retrouvée, à mesure que le retour de la Curie semble toujours plus pérenne. S'il est encore fragile dans les premières décennies du Quattrocento, ce nouvel état de fait instille dans l'air du temps la confiance, propice aux investissements, moteur de la croissance économique dans la seconde moitié du siècle.

Quelles sont les caractéristiques et les fonctions qui firent concrètement de cette ville moyenne d'Italie centrale une véritable capitale ? Quelles sont également les conséquences économiques, sociales, spatiales de ce changement de statut ? Quel est son « degré de capitalité » au XV^e siècle ?

¹ F. Pétrarque, *Lettres familières*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, XI, 7 (cité dans É. Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes 1380-1500*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 34).

² A. Giardina, A. Vauchez, *Il mito di Roma da Carlo Magno a Mussolini*, Rome-Bari, Laterza, 2000.

³ P. Montaubin, « De l'an mil à la Renaissance : de qui donc Rome fut-elle la capitale ? », in P. Boucheron (éd.), *Les villes capitales au Moyen Âge. XXXVI^e Congrès de la SHMESP, Istanbul 1^{er}-6 juin 2005*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 391-428.

La substitution graduelle du gouvernement pontifical aux anciennes instances communales se traduit par un ensemble de transformations auxquelles le concept contemporain de « métropolisation » me paraît s'appliquer au moins partiellement. Par bien des aspects, la Rome de la seconde moitié du XV^e siècle peut être décrite comme une ville en voie de métropolisation : une croissance démographique soutenue due pour l'essentiel aux flux migratoires, la déterritorialisation de la Campagne romaine, la concentration de fonctions rares et spécialisées (dont des fonctions de commandement), l'importance de services supérieurs en particulier dans le domaine de la finance et de l'administration, une forme de littoralisation de l'économie mais aussi l'accentuation des inégalités sociales et l'émergence d'un marché immobilier différencié peuvent faire signe vers cette notion de « métropolisation »⁴.

Certes, ces transformations ne sont pas toutes imputables au retour de la Curie : certaines d'entre elles préexistent et la présence du pape ne fait qu'accélérer des processus spontanés (comme la concentration de l'habitat et des activités artisanales et commerciales dans les *rioni* de l'anse du Tibre ou le dépeuplement du *contado*, deux phénomènes qui remontent au moins au XI^e siècle), de sorte que les facteurs politiques ne sont pas les seuls à même de déterminer la métropolisation de la ville. Le facteur politique (Rome capitale) ne fonctionne dans le cas romain que comme catalyseur de transformations antérieures. Laissons à présent la recherche des causalités, pour passer au crible les symptômes, les manifestations tangibles qui pourraient vérifier l'hypothèse d'une métropolisation de Rome au XV^e siècle.

Le critère démographique, premier marqueur de la métropolisation

La taille démographique d'une ville, si elle est un critère non suffisant de la métropolisation, n'en demeure pas moins le premier indice. Rome est une ville attractive qui polarise des échanges (hommes, biens, capitaux) bien au-delà de l'échelle régionale⁵. Le doublement de la population urbaine (qui passe d'environ 30 000 à plus de 60 000 habitants entre la fin du XIV^e siècle et le sac de 1527)⁶ repose en grande partie sur un solde migratoire positif.

Capitale de la chrétienté, Rome est aussi une ville de pèlerinage, si bien que – et cela est surtout patent lors des années jubilaires – la démographie romaine est une « démographie élastique ». L'afflux périodique de pèlerins impose à l'économie romaine des rythmes spécifiques et des importations massives, notamment en grain et en vin, au printemps et en automne. Si les contemporains se plaignent à l'envi du poids que fait peser cette situation temporaire de surpopulation sur leur économie, à l'image du chroniqueur romain Paolo dello

⁴ Bien qu'anachronique, la notion de métropolisation permet de rendre compte à mon sens de certaines caractéristiques de la Rome de la seconde moitié du XV^e siècle et du début du XVI^e siècle. Cependant, si Rome est bien une ville « en voie de métropolisation », il est sans doute excessif de la décrire comme une véritable « métropole » accomplie, tant ce processus présente encore des limites et des écarts par rapport à la notion contemporaine définie par les géographes.

⁵ On peut esquisser un parallèle avec le cas de Gênes en Ligurie, analysé par Philippe Jansen (P. Jansen, « Échec et réussite d'une métropolisation en Italie à la fin du Moyen Âge : étude comparée des cas ligure et marchésan », *Cahiers de la Méditerranée*, 64, 2002, p. 49-56).

⁶ Voir notamment A. Esposito, « La popolazione romana dalla fine del secolo XIV al Sacco : caratteri e forme di un'evoluzione demografica », in E. Sonnino (éd.), *Popolazione e società a Roma dal medioevo all'età contemporanea*, Rome, Il Calamo, 1998, p. 37-49 ; J.-C. Maire Vigueur, *L'Autre Rome. Une histoire des Romains à l'époque communale (XII^e-XIV^e siècle)*, Paris, Tallandier, 2010, p. 37.

Mastro décrivant la disette de 1449-1450⁷, en réalité la ville met en œuvre des mesures efficaces afin de gérer ces situations exceptionnelles. Aussi bien la papauté que certains membres de la noblesse citadine romaine anticipent cette hausse de la demande, aisément prévisible, en important et en stockant de grandes quantités de grain et de vin.

Enfin, à l'échelle régionale, la prépondérance démographique de Rome au sein du réseau urbain du *districtus Urbis* à la fin du Moyen Âge ne fait aucun doute : par le rang qu'elle occupe au sein de la hiérarchie de ce réseau urbain, Rome apparaît bien comme une métropole régionale. Les registres de la taxe du *Sale e Focatico* versée par les communes du *districtus Urbis* le confirment⁸.

Rome présente donc un profil démographique singulier, proche de celui d'une jeune métropole. La métropolisation ne saurait toutefois se réduire au schéma christallérien, la donnée démographique n'étant qu'un marqueur parmi d'autres du processus à l'œuvre⁹.

Rome, capitale régionale : le contrôle et la littoralisation du *districtus Urbis*

Capitale de la chrétienté, Rome est une « jeune » capitale dans le sens où les États pontificaux sont encore en construction au XV^e siècle : il y a donc là une limite à l'analyse, tant il semble que pour l'heure, Rome reste et demeure surtout une capitale régionale « classique », celle d'une ville dominant son *contado*, ici le *districtus Urbis*. Elle répondrait simplement au schéma des cités d'Italie centro-septentrionale, sans grande originalité – si l'on excepte son image de capitale symbolique, universelle, de la chrétienté. Ainsi donc, elle est avant tout capitale régionale, capitale du *districtus Urbis*, hinterland défini comme le territoire sur lequel s'applique la législation urbaine. Les statuts urbains de 1363 définissent les limites du territoire sur lequel la ville exerce sa juridiction et au sein duquel elle contrôle les mobilités et les échanges commerciaux : « *Romani cives in toto Urbis districtu et a Monte Alto usque ad Teracenam libere quascumque mercantias extrahant* »¹⁰. Les papes du

⁷ P. Dello Mastro, *Diario e memoriale delle cose accadute in Roma (1422-1482)*, Città di Castello-Bologne, *Rerum Italicarum Scriptores*, 24/2, 1912, p. 93-94.

⁸ Le *distribus Urbis* compte sans doute 150 000 habitants au XV^e siècle, pour environ 370 localités, soit 420 individus par lieu en moyenne (cf. P. Partner, *The Lands of Saint Peter : the papal state in the Middle Ages and the early Renaissance*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1972, p. 421-422 ; G. Pardi, « La popolazione del distretto di Roma nel secolo XV », *Archivio della Società Romana di Storia Patria (ASRSP)*, 49, 1926, p. 331-354 et K. J. Beloch, *Bevölkerungsgeschichte Italiens*, II, Berlin-Leipzig, W. de Gruyter, 1965 ont revu à la baisse l'estimation de G. Tomassetti – 500 000 habitants. Ces estimations doivent toutefois être prises avec la plus grande prudence, comme l'a bien montré J. Coste, « Nota sull'uso delle liste del Sale e Focatico », in C. Carbonetti, S. Carocci, S. Passigli, M. Vendittelli (éd.), *Scritti di topografia medievale : problemi di metodo e ricerche sul Lazio*, Rome, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1996, p. 133-143).

⁹ L'application du modèle des « lieux centraux » élaboré par Walter Christaller en histoire médiévale a été critiquée et repensée par Charles Higounet (C. Higounet, « Centralité, petites villes et bastides dans l'Aquitaine médiévale », in J.-P. Poussou, P. Loupès (éd.), *Les petites villes du Moyen Âge à nos jours. Colloque International du CESURB, Bordeaux 25-26 octobre 1985*, Paris, Presses universitaires de Bordeaux, 1987, p. 41-48) et par Jean-Luc Fray, « Les localités centrales de l'Auvergne, du Velay et du Bourbonnais au Moyen Âge. Problèmes et perspectives », in M. Escher, A. Haverkamp, F. G. Hirschmann (éd.), *Städtelandschaft – Städtetz - zentralörtliches Gefüge. Ansätze und Befunde zur Geschichte der Städte im hohen und späten Mittelalter*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, 2000, p. 169-189.

¹⁰ C. Re, *Statuti della città di Roma*, Rome, Tip. della Pace, 1880, II, 133.

Sur l'étendue et les limites fluctuantes du *districtus Urbis*, à différentes époques : G. Tomassetti, *La Campagna romana antica, medioevale e moderna*, Florence, L. S. Olschki, 1976-1980, I, p. 125-126 ; E. Dupré Theseider, *Roma dal comune di popolo alla signoria pontificia, 1252-1377*, Bologne, L. Cappelli, 1952, p. 241 ; C. M. Small, « The District of Rome in the Early Fourteenth Century. 1300-1347 », *Canadian Journal of History – Annales Canadiennes d'histoire*, 16, 1981, p. 193-213 ; M. T. Caciorgna, « Eugenio Duprè Theseider e Roma.

XV^e siècle ont dû lutter contre une insécurité ancienne et endémique dans le Latium, qui entravait les échanges et qui risquait de nuire à l'attractivité de la ville¹¹ : les ports sont dotés de tours de garde, le réseau des routes terrestres et fluviales qui parcourent le *districtus Urbis* – en particulier la route Terracina-Rome – est l'objet de toutes les attentions¹². La lutte antimagnatice se traduit à l'échelle du *districtus Urbis* par une réappropriation progressive du réseau viaire et du prélèvement fiscal sur ce territoire au XV^e siècle. C'est donc en ce sens qu'il faut entendre la constitution de cet espace d'échanges, garantissant la possibilité de transporter des denrées alimentaires au sein du *districtus Urbis* moyennant une seule et unique taxe : celle versée à Rome. De ce point de vue, Rome met en œuvre une politique d'expansion territoriale analogue à celle des autres villes italiennes : un contrôle accru sur le territoire et les échanges transforme l'État régional naissant en un vaste *contado* pour la ville-capitale¹³.

Le *districtus Urbis* est donc conçu comme un espace de libre-échange, même si la politique annonciatrice mise en œuvre par les papes du XV^e siècle impose une restriction des exportations en grain. Il est remarquable que, lorsque le législateur cherche à préciser un peu les bornes de cet espace de libre-échange, il prend comme références des ports du littoral : ainsi, le *districtus Urbis* s'étend de Montalto – et même de Monte Argentario – au nord jusqu'à Terracina au sud, c'est-à-dire sur une bande littorale qui correspond pratiquement à toute la côte de l'actuelle région Lazio¹⁴. Cette précision, loin d'être anecdotique, indique une tendance à la littoralisation de l'économie romaine, ou du moins une intégration accrue de la façade littorale dans le système d'échanges de Rome. À l'image de Florence ou Sienne, mais avec un léger retard, Rome s'attache à étendre son emprise sur son système portuaire. Comme l'ont montré les analyses de Giuliano Pinto, la constitution de l'État régional – ici, pontifical – va de pair avec la réorganisation d'une façade littorale et le développement des routes de l'approvisionnement urbain¹⁵. Certes Rome n'est pas une cité portuaire au même titre que Gênes, Venise ou Naples ; elle est néanmoins à la tête d'un système portuaire qui s'est mis en place sans doute à partir du XII^e siècle, articulé autour des ports fluviaux romains – principalement *Ripa Romea* et Ripetta – d'une part, et d'une pluralité de ports maritimes

La città e il distretto », in A. Vasina (dir.), *La storiografia di Eugenio Duprè Theseider*, Rome, 2002, p. 209-230 ; M. T. Caciorgna, « Il *districtus Urbis* : aspetti e problemi sulla formazione e sull'amministrazione », in P. Delogu, A. Esposito (éd.), *Sulle orme di Jean Coste. Roma e il suo territorio nel tardo Medioevo*, Rome, 2009, p. 85-109.

¹¹ Le chroniqueur romain Stefano Infessura s'en plaint : « non si potevano gire per lo Latio che non fussino derobati » (S. Infessura, *Diario della città di Roma*, Rome, Istituto storico italiano, 1890, p. 28). Le Pogge déplore également l'état de désolation dans lequel le pontificat d'Eugène IV a, selon lui, plongé la Campagne Romaine (« raramente il governo di un papa ha gettato le provincie della Chiesa romana in tanta devastazione », G. F. Le Pogge, *Les Ruines de Rome (De varietate fortunae)*, Paris, Les Belles Lettres, 1999, vol. V, p. 41).

¹² L. Palermo, *Il porto di Roma nel XIV e XV secolo. Strutture socio-economiche e statuti*, Rome, Istituto di studi romani, 1979, p. 61. Sur la politique pontificale visant à améliorer le réseau routier : M. Romani, *Pellegrini e viaggiatori nell'economia di Roma dal XIV al XVII secolo*, Milan, Vita e Pensiero, 1948, p. 17-18, p. 246-247.

¹³ G. Chittolini, *La formazione dello stato regionale e le istituzioni del contado (secoli XIV e XV)*, Turin, Einaudi, 1979, p. VII. ; É. Crouzet-Pavan, *op. cit.*, p. 245-269.

¹⁴ Mais sans la province de Rieti.

¹⁵ G. Pinto, *Città e spazi economici nell'Italia comunale*, Bologne, CLUEB, 1996, notamment p. 98. La comparaison connaît toutefois des limites, dans la mesure où l'État florentin fait partie des territoires « importateurs-exportateurs » selon la classification de Giuliano Pinto, et la République de Sienne est exportatrice nette de grain, tandis que l'État pontifical est largement dépendant des importations en grain au XV^e siècle. Mais l'on retrouve bien la volonté de maîtriser les ports d'approvisionnement en grain (y compris en céréales qui viennent d'outre-mer) – Civitavecchia, Corneto ou Ostie pour Rome ; Porto Pisano pour Florence lorsqu'elle étend son emprise sur Pise en 1406.

d'autre part. Ces derniers – Corneto, Civitavecchia, Santa Severa, Porto, Ostie, Astura, Montalto, Anzio, Nettuno et Terracina – ont des caractéristiques et des fonctions spécialisées, suivant une hiérarchie qui évolue au cours du XV^e siècle, en s'insérant dans les réseaux d'échanges internationaux. Corneto est le port par lequel transite la plus grande partie du grain importé par Rome, sous l'étroite surveillance des *grascieri*, dépêchés par Rome pour empêcher les exportations de grain en dehors du *districtus*¹⁶. Au XV^e siècle, ce système portuaire se développe et prend une nouvelle dimension : l'augmentation des importations à destination de Rome, mais aussi la découverte des mines d'alun dans les montagnes de la Tolfa, au début des années 1460¹⁷, modifient radicalement l'organisation du système portuaire du Latium en conférant au port de Civitavecchia une envergure internationale.

Cette littoralisation accrue des routes d'approvisionnement de Rome répond à la demande d'un marché de consommation atypique, qui exige aussi bien des denrées alimentaires de première nécessité que des produits de luxe.

Un marché atypique

La profusion et la diversité des denrées alimentaires vendues sur les marchés de Rome sont sans commune mesure avec sa démographie de ville moyenne d'Italie centrale : il y a là un saut qualitatif qui ne s'explique que par la présence de la Curie pontificale et la « démographie élastique » romaine. Vus à travers les yeux de la *Lozana Andalus*, jeune Espagnole arrivée de fraîche date à Rome juste avant le sac de 1527, et qui erre dans les bas-fonds de la capitale, les marchés de Rome paraissent aussi bien achalandés que ceux de Venise :

« On l'appelle la place Navone, et si vous y veniez le mercredi, vous verriez le marché ; peut-être depuis que vous êtes au monde n'avez-vous jamais vu pareil ordre dans les marchandises, et sachez qu'il y a tout ce que vous demandez, qu'il ne manque rien de ce qui vit sur terre et dans l'eau ; tout ce dont on peut penser avoir besoin s'y trouve abondamment, comme à Venise ou en pays de grand commerce »¹⁸.

Cet éloge de Rome par un personnage de roman relève d'un vieux *topos* littéraire issu des récits de voyage, celui d'une sorte de *locus amoenus* urbain, de l'opulence du « lieu le plus riche du monde » pour reprendre l'expression de Marino Sanudo à propos de Venise¹⁹... Et l'on pourrait penser qu'il n'y aurait là qu'un stéréotype, si cette description n'était pas en partie confortée par les actes de la pratique, en particulier par les 29 registres de la douane de

¹⁶ L. Palermo, *Mercati del grano a Roma tra Medioevo e Rinascimento*, vol. 1, *Il mercato distrettuale del grano in età comunale*, Rome, Centro di ricerca, 1990, p. 112.

¹⁷ Sur l'exploitation des gisements d'alun de la Tolfa : J. Delumeau, *L'alun de Rome, XV^e-XIX^e siècle*, Paris, EHESS, 1962 ; D. Boisseuil, « Production d'alun et monopole romain en Toscane méridionale (fin XV^e-début XVI^e siècles) », *MEFRM*, 126-1, 2014 ; I. Ait, « I Margani e le miniere di allume di Tolfa : dinamiche familiari e interessi mercantili fra XIV e XVI secolo », *Archivio Storico Italiano*, 168, 2010, p. 231-262 ; I. Ait, « Dal governo signorile al governo del capitale mercantile : i Monti della Tolfa e « le lumere » del papa », *Mélanges de l'École française de Rome Moyen Âge (MEFRM)*, 126-1, 2014.

¹⁸ F. Delicado, *La belle Andalouse*, traduction française d'Alcide Bonneau, Paris, Tchou, 1981, p. 52 (ces propos sont ceux de Rampin, qui lui fait visiter la ville). *La Lozana Andalus* est un roman dialogué, publié à Venise en 1528.

¹⁹ Marino Sanudo (1466-1535), cité dans É. Crouzet-Pavan, *Venise triomphante. Les horizons d'un mythe*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 228.

Ripa (1428-1493), étudiés par Arnold Esch²⁰ : ils montrent clairement l'augmentation et la diversification des importations dans la Rome du XV^e siècle. Les cargaisons des navires qui accostent dans le port de Ripa comportent aussi bien du poisson salé et des chapelets pour les pèlerins, que des produits de luxe et animaux exotiques pour agrémenter les fastueuses demeures des cardinaux. Pour cette clientèle sophistiquée, on voit arriver des biens toujours plus hétéroclites, depuis les harengs très prisés par les Allemands présents à la Curie, jusqu'aux fourrures (martre, renard), perroquets, singes, esclaves noirs²¹... Le marché du livre romain illustre fort bien ce marché de consommation atypique : la collection d'Hernando Colón, célèbre bibliophile, laisse entrevoir une nette domination des incunables non romains sur le marché du livre de Parione au début du XVI^e siècle. Elle révèle un commerce du livre florissant dans ce quartier de Rome, où convergent des éditions de toutes provenances et dont la richesse de contenu surpasse le marché du livre de bien d'autres villes à la même époque²².

C'est le retour de la Curie aussi qui crée un marché du travail atypique et accélère la reprise des activités artisanales et productives amorcée dès le début du XV^e siècle. Rome attire aussi bien une main-d'œuvre artisanale flexible, dont la très forte disponibilité entraîne une baisse des coûts de production – en particulier dans le secteur du bâtiment, l'un des plus dynamiques²³ – qu'une concentration notable d'artisans spécialisés, hautement qualifiés et recherchés, à l'image des maîtres d'œuvre venus des plus grands ports de Méditerranée, en particulier d'Espagne et de Ligurie, pour s'employer sur les chantiers de construction navale financés par la papauté. Par les capitaux qu'elle investit, mais aussi par une politique protectionniste, la papauté encourage et favorise la venue d'artisans étrangers : c'est dans cette optique que Martin V prend des dispositions destinées *ad augmentum artis lane* [...] *alme Urbis*, par des exonérations fiscales et en limitant les importations de drap de laine²⁴.

Donnée majeure de l'économie romaine, la place des importations est révélatrice d'une économie de plus en plus « tertiarisée », où les services administratifs et bancaires se multiplient à mesure que la production agricole de la Campagne Romaine décroît.

Une tertiarisation de l'économie romaine ?

L'émergence de Rome comme jeune métropole – c'est-à-dire comme une ville qui concentre des fonctions de commandement, des activités stratégiques ou hautement spécialisées et des services – est confortée par la prédominance de ce que nous appellerions aujourd'hui le « secteur tertiaire » : charges administratives liées à la Curie et métiers de l'hospitalité sont surreprésentés à Rome, comme le confirme entre autres le « recensement »

²⁰ A. Esch, « Navi nel porto di Roma. Esempi di carichi di merci nei registri doganali del Quattrocento », in G. Rossetti, G. Vitolo (éd.), *Medioevo Mezzogiorno Mediterraneo. Studi in onore di Mario Del Treppo*, Florence, 2000, II, p. 93-103. Voir également L. Palermo, *op. cit.*, 1979.

²¹ Archivio di Stato di Roma (ASR), *Camera Urbis*, 147, f. 38v

²² A. Modigliani, « Hernando Colón acquirente di libri a stampa. Note sul mercato librario romano », *Roma nel Rinascimento. Bibliografia e note*, 16, 2000, p. 51-62.

²³ L. Palermo, « Espansione demografica e sviluppo economico a Roma nel Rinascimento », in E. Sonnino (éd.), *Popolazione e società a Roma dal medioevo all'età contemporanea*, Rome, Il Calamo, 1998, p. 299-326.

²⁴ A. Modigliani, « Artigiani e botteghe in città », in M. Chiabò, G. D'Alessandro, P. Piacentini, C. Ranieri (éd.), *Alle origini della nuova Roma. Martino V (1417-1431). Atti del convegno (Roma 2-5 mars 1992)*, Rome, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1992, p. 455-477.

de 1517²⁵. Le développement des services bancaires, autour de la place du Campo de' Fiori, et en particulier l'installation de succursales des banques florentines, dont celle des Médicis, permet l'importation des capitaux étrangers, soutien indispensable de l'essor économique romain.

En négatif, la faiblesse de la production artisanale romaine est l'une des caractéristiques originales de cette jeune métropole. En dehors de quelques exceptions (comme le textile autour de Pigna et de la *platea judeorum*²⁶, la production de briques et de tuiles à Borgo²⁷ ou la céramique dans la zone des *fora*²⁸), l'artisanat local romain est plutôt réduit par rapport aux autres villes d'Italie centro-septentrionale : aucune production ne s'y développe à l'échelle industrielle et les débouchés des rares productions romaines, plutôt médiocres, restent confinés au marché local.

La déterritorialisation de la Campagne Romaine

Une partie de la main-d'œuvre employée à Rome est issue de l'exode rural qui accentue le processus ancien de dépeuplement de la Campagne Romaine²⁹. Les grands domaines, ou *casali*, qui assuraient la production agricole encore au XIV^e siècle sont peu à peu convertis en pâturages pour les grands troupeaux possédés par quelques membres de la noblesse citadine romaine, véritables « entrepreneurs de la transhumance ». Cette reconversion dans l'élevage se traduit par la poursuite de la désertification et de la déprise de la Campagne Romaine ainsi que par un réinvestissement sur le marché immobilier urbain des capitaux qui avaient été investis au XIV^e siècle par les *bovattieri* dans ces grands domaines fonciers. L'exode rural des capitaux est le signe d'une déterritorialisation de l'arrière-pays : processus caractéristique de la métropolisation, selon les géographes, cette déterritorialisation de la Campagne Romaine n'implique pas une rupture complète mais corrobore l'inscription progressive de Rome dans une économie internationalisée. La capitale dépend toujours moins des échanges avec son arrière-pays, toujours davantage des importations³⁰.

De ces nouvelles caractéristiques spécifiques naît peu à peu le décor urbain de la Rome moderne, qui se détache de son ancienne image de ville « campagnarde » : les conséquences de cette croissance économique se manifestent par la production d'un nouveau paysage urbain d'une part, et par l'accentuation des inégalités socio-spatiales d'autre part.

²⁵ M. Vaquero Piñeiro, « Case, proprietà e mestieri a Roma nel Censimento di Leone X (1517) », in A. Esposito, M. L. Lombardo (éd.), *Vivere a Roma. Uomini e case nel primo Cinquecento (dai censimenti del 1517 e 1527)*, Rome (Archivi e Cultura, 39), 2006, p. 83-98.

²⁶ Où l'artisanat de la laine est concentré entre les mains des Cenci (M. Bevilacqua, *Il monte dei Cenci. Una famiglia romana e il suo insediamento urbano tra medioevo ed età barocca*, Rome, Gangemi, 1988).

²⁷ M. Vaquero Piñeiro, « Borgo tra Medioevo e Rinascimento : spazio urbano e attività edilizie », in M. Royo, É. Hubert, A. Bérenger (éd.), « *Rome des quartiers* » : *des vici aux rioni. Cadres institutionnels, pratiques sociales et requalifications entre Antiquité et époque moderne*, Paris, De Boccard, 2008, p. 351-366.

²⁸ P. Güll, *L'industrie du quotidien. Production, importations et consommation de la céramique à Rome entre XIV^e et XVI^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2003.

²⁹ S. Carocci, M. Vendittelli, *L'origine della Campagna Romana. Casali, castelli e villaggi nel XII e XIII secolo*, Rome, Società Romana di Storia Patria, 2004.

³⁰ Voir à propos de l'Angleterre à l'époque moderne, J.-P. Poussou, « Voies nouvelles de la recherche en histoire urbaine (XVI^e-XIX^e siècle) », in P. Guignet, J. Hiernard, P. Mantrant (éd.), *Les réseaux urbains dans le centre-ouest Atlantique de l'Antiquité à nos jours*, Poitiers, Société des Antiquaires de l'Ouest, 1996, p. 13-34, p. 15-16 (cité par P. Jansen, *op. cit.*, note 20, qui y esquisse un parallèle avec Gênes, dont la complémentarité entre commerce maritime et production agricole régionale permet d'absorber un flux migratoire important).

Quelques recompositions socio-spatiales

À partir des pontificats de Martin V, et surtout de Nicolas V (1447-1455), la papauté met en œuvre une politique de *renovatio Urbis*, afin de faire correspondre le paysage urbain de Rome avec son statut retrouvé de capitale, non seulement politique mais aussi « morale » ou « patrimoniale »³¹. Cette politique édilitaire de prestige passe par la réhabilitation du réseau viaire et des façades : en 1475, en vue du jubilé, Sixte IV, le *restitutor Urbis*³², fait construire le pont Sisto afin d'alléger le trafic sur le pont Sant'Angelo tout en reliant le port de Ripa et la place du Campo de' Fiori. Son programme de rénovation urbaine comprend le pavage des rues et des marchés, le dégagement de l'espace public par la suppression des portiques, la mise en place d'une police urbaine. Certains papes, à l'image d'Eugène IV, prennent également des mesures pour favoriser le développement de certains quartiers périphériques, en particulier Borgo et Monti. Le nouveau visage urbain qu'offre Rome dans la seconde moitié du XV^e siècle est aussi le reflet direct de l'arrivée des capitaux florentins dans la ville. L'angoisse de la ruine est palpable dans les sources, qui toujours luttent contre le délabrement : toutes les *domus quasi dirutae* des quartiers centraux de Rome sont peu à peu réhabilitées et reconstruites³³. Les palais des cardinaux s'élèvent, marquant un changement d'échelle dans l'architecture romaine : le palais de San Marco de Pietro Barbo (actuel Palazzo Venezia) rivalise en magnificence avec celui de Rodrigo Borgia que le pape Pie II comparait à la Domus Aurea de Néron³⁴.

L'émergence de la capitale produit donc un nouveau paysage urbain, mais se traduit aussi par des recompositions sociales. Nuançons d'emblée l'idée de « zonage » : les activités de production sont plutôt bien réparties dans l'espace urbain et d'une manière générale, les quartiers de Rome présentent une forte mixité sociale. De nombreux palais construits à la fin du XV^e ou au début du XVI^e siècle voient cohabiter les familles des cardinaux ou de la noblesse romaine avec les artisans et commerçants auxquels ils louent le rez-de-chaussée du palais : ainsi, le rez-de-chaussée du palais de la Cancelleria par exemple est occupé par des boutiques et des locaux commerciaux³⁵. Toutefois, le processus de métropolisation accentue des fractures sociales et spatiales au sein des ensembles urbains : la concentration des pouvoirs et des richesses s'accompagne de la montée des inégalités sociales. Les écarts se creusent entre les différents groupes sociaux mais aussi en leur sein – comme le montre entre autres l'évolution du montant des dots accordées aux filles de la noblesse citadine : alors

³¹ C. Brice, « Rome à la fin du XIX^e siècle : une « mégapole patrimoniale » », in C. Nicolet, R. Ilbert, J.-C. Depaule (dir.), *Mégapoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*, Rome-Paris, ÉFR-Maisonnette et Larose, 2000, p. 360-375. La notion de « métropole patrimoniale », définie par le regard posé sur la ville, comprise comme patrimoine de l'humanité, permet d'unir la Rome antique et la Rome pontificale sous un même concept.

³² C'est le titre que lui décerne une inscription du Capitole : J. Delumeau, *Vie économique et sociale de Rome dans la seconde moitié du XVI^e siècle*, Paris, De Boccard, 1957, p. 231.

³³ G. Curcio, « *Nisi celeriter repararetur totaliter est ruitura* ». Notazioni su struttura urbana e rinnovamento edilizio in Roma al tempo di Martino V », in M. Chiabò, G. D'Alessandro, P. Piacentini, C. Ranieri (éd.), *Alle origini della nuova Roma. Martino V (1417-1431). Atti del convegno (Roma 2-5 mars 1992)*, Rome, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1992, p. 537-554.

³⁴ É. Crouzet-Pavan, *Renaissances*, op. cit., p. 470.

³⁵ Cette structure bipartite, mixte, de l'habitat peut expliquer la surprenante rareté des boutiques, mais aussi des auberges et tavernes, citées dans le « recensement » de 1517 (19 mentions de boutiques, dont deux « *case con bottega* » seulement), cf. M. Vaquero Piñeiro, « Case, proprietà », art. cit.

qu'elle formait un groupe extrêmement homogène au XIV^e siècle, la noblesse citadine romaine connaît un processus d'hétérogénéisation et de segmentation au siècle suivant.

Au sein de l'espace urbain émerge un marché immobilier différencié et une segmentation socio-économique des quartiers de Rome, puisque certains quartiers centraux s'aristocratisent tandis que les groupes sociaux les plus défavorisés se trouvent peu à peu relégués dans les zones périphériques de la ville. L'étude des prix de vente immobiliers ainsi que celle des montants des loyers montrent clairement l'existence d'un principe de hiérarchisation économique entre les différents quartiers de Rome. Les quartiers centraux, comme Parione, mais aussi Regola, Sant'Eustachio et Ponte, connaissent un relative *gentrification* ou aristocratisation. Puis, à mesure que l'on s'éloigne du centre, de l'anse du Tibre, cœur économique de la ville, les prix médians de l'immobilier tendent à diminuer : ainsi en va-t-il au sud de la ville, dans les quartiers de Campitelli, Trastevere, mais aussi au nord, Campo Marzio ou à l'est Monti.

À la réhabilitation et à l'aristocratisation des centres correspond, à rebours, un mouvement d'exclusion, de relégation, de marginalisation des classes populaires, des populations défavorisées, qui sont peu à peu reléguées en périphérie de la ville, parce qu'elles n'ont pas les moyens ni d'acheter ni de louer un logement à Ponte, Parione ou Sant'Eustachio, et qu'elles ne sont pas non plus insérées dans les réseaux familiaux et de solidarité de ces quartiers.

Pour conclure, malgré l'image de ville « rurale » que Rome conserve sous la plume de certains chroniqueurs étrangers, qui décrivent encore au XV^e siècle une ville peuplée uniquement d'éleveurs, de *vaccari*³⁶, la réactivation ses fonctions politiques à partir du pontificat de Martin V favorise et engendre une forme particulière d'urbanité. Si la construction politique des États pontificaux est encore instable et inachevée, cette nouvelle fonction de métropole produit un nouveau paysage urbain. En dépit de leurs plaintes réitérées quant au poids que ferait peser la papauté sur l'économie romaine, les Romains ont en réalité bien conscience des opportunités qu'offre le retour de la papauté.

En 1483 fut apposée *via Florea* (l'actuelle *via del Pellegrino*) une plaque louant avec une certaine emphase les travaux d'embellissement initiés par Sixte IV :

Combien tu étais fétide et crasseuse de détritibus malodorants,
Terre de Mars, pleine de laide pourriture.
Tu te dépouillas de cette forme honteuse sous le prince Sixte
En ces lieux resplendissants, toutes choses sont dignes d'être contemplées
Et le mérite en revient au providentiel Sixte.
Ô combien est grande la dette de Rome à l'égard du prince !³⁷

³⁶ Dans une lettre adressée Giovanni de' Medici en 1443, le florentin Alberto degli Alberti décrivait la société romaine avec un léger mépris : « Breviter loquendo tutti paiono vaccari » (cf. A. Fabroni, *Magni Cosmi Medicei Vita*, II, *Adnotationes et Monumenta*, Pisis, 1788, p. 165-166).

³⁷ Voici le texte original de l'inscription : « QVAE MODO PVTRIS ERAS ET OLENTI SORDIDA COENO / PLENAQVE DEFORMI MARTIA TERRA SITV / EXVIS HANC TVRPEM XYSTO SVB PRINCIPE FORMAM / OMNIA SVNT NITIDIS CONSPICIENDA LOCIS / DIGNA SALVTIFERO DEBENTVR PREMIA XYSTO / O QVANTVM EST SVMMO DEBITA ROMA DVCI / VIA FLOREA/ BAPTISTA ARCHIONVS ET LVDOVICVS MARGANIVS CVRATORES VIAR. / ANNO SALVTIS MCCCCLXXXIII ».

Bibliographie

- AIT I., 2010, « I Margani e le miniere di allume di Tolfa : dinamiche familiari e interessi mercantili fra XIV e XVI secolo », *Archivio Storico Italiano*, 168, p. 231-262.
- AIT I., 2014, « Dal governo signorile al governo del capitale mercantile : i Monti della Tolfa e « le lumere » del papa », *Mélanges de l'École française de Rome Moyen Âge (MEFRM)*, 126-1, consulté en ligne.
- BELOCH K. J., 1965, *Bevölkerungsgeschichte Italiens*, II, Berlin-Leipzig, W. de Gruyter.
- BEVILACQUA M., 1988, *Il monte dei Cenci. Una famiglia romana e il suo insediamento urbano tra medioevo ed età barocca*, Rome, Gangemi.
- BOISSEUIL D., 2014, « Production d'alun et monopole romain en Toscane méridionale (fin XV^e-début XVI^e siècles) », *MEFRM*, 126-1, consulté en ligne.
- BRICE C., 2000, « Rome à la fin du XIX^e siècle : une “mégapole patrimoniale” », in C. Nicolet, R. Ilbert, J.-C. Depaule (dir.), *Mégapoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*, Rome-Paris, ÉFR-Maisonneuve et Larose, p. 360-375.
- CACIORGNA M. T., 2002, « Eugenio Duprè Theseider e Roma. La città e il distretto », in A. Vasina (dir.), *La storiografia di Eugenio Duprè Theseider*, Rome, p. 209-230.
- CACIORGNA M. T., 2009, « Il *districtus Urbis* : aspetti e problemi sulla formazione e sull'amministrazione », in P. Delogu, A. Esposito (éd.), *Sulle orme di Jean Coste. Roma e il suo territorio nel tardo Medioevo*, Rome, p. 85-109.
- CAROCCI S., VENDITTELLI M., 2004, *L'origine della Campagna Romana. Casali, castelli e villaggi nel XII e XIII secolo*, Rome, Società Romana di Storia Patria.
- CHITTOLINI G., 1979, *La formazione dello stato regionale e le istituzioni del contado (secoli XIV e XV)*, Turin, Einaudi.
- COSTE J., 1996, « Nota sull'uso delle liste del Sale e Focatico », in C. Carbonetti, S. Carocci, S. Passigli, M. Vendittelli (éd.), *Scritti di topografia medievale : problemi di metodo e ricerche sul Lazio*, Rome, Istituto storico italiano per il Medio Evo, p. 133-143.
- CROUZET-PAVAN É., 2004, *Venise triomphante. Les horizons d'un mythe*, Paris, Albin Michel.
- CROUZET-PAVAN, É., 2013, *Renaissances italiennes 1380-1500*, Paris, Albin Michel.
- CURCIO G., 1992, « “Nisi celeriter repararetur totaliter est ruitura”. Notazioni su struttura urbana e rinnovamento edilizio in Roma al tempo di Martino V », in M. Chiabò, G. D'Alessandro, P. Piacentini, C. Ranieri (éd.), *Alle origini della nuova Roma. Martino V (1417-1431). Atti del convegno (Roma 2-5 mars 1992)*, Rome, Istituto storico italiano per il Medio Evo, p. 537-554.
- DELICADO F., 1981, *La belle Andalouse*, traduction française d'Alcide Bonneau, Paris, Tchou.
- DELUMEAU J., 1957, *Vie économique et sociale de Rome dans la seconde moitié du XVI^e siècle*, Paris, De Boccard.
- DELUMEAU J., 1962, *L'alun de Rome, XV^e-XIX^e siècle*, Paris, EHESS.
- DUPRÉ THESEIDER E., 1952, *Roma dal comune di popolo alla signoria pontificia, 1252-1377*, Bologne, L. Cappelli.
- ESCH A., 2000, « Navi nel porto di Roma. Esempi di carichi di merci nei registri doganali del Quattrocento », in G. Rossetti, G. Vitolo (éd.), *Medioevo Mezzogiorno Mediterraneo. Studi in onore di Mario Del Treppo*, Florence, II, p. 93-103.
- ESPOSITO A., 1998, « La popolazione romana dalla fine del secolo XIV al Sacco : caratteri e forme di un'evoluzione demografica », in E. Sonnino (éd.), *Popolazione e società a Roma dal medioevo all'età contemporanea*, Rome, Il Calamo, p. 37-49.
- FABRONI A., 1788, *Magni Cosmi Medicei Vita*, II, *Adnotationes et Monumenta*, Pisis.
- FRAY J.-L., 2000, « Les localités centrales de l'Auvergne, du Velay et du Bourbonnais au Moyen Âge. Problèmes et perspectives », in M. Escher, A. Haverkamp, F. G. Hirschmann (éd.), *Städtelandschaft – Städtetz - zentralörtliches Gefüge. Ansätze und Befunde zur Geschichte der Städte im hohen und späten Mittelalter*, Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 169-189.
- GIARDINA A., VAUCHEZ A., 2000, *Il mito di Roma da Carlo Magno a Mussolini*, Rome-Bari, Laterza.
- GÜLL P., 2003, *L'industrie du quotidien. Production, importations et consommation de la céramique à Rome entre XIV^e et XVI^e siècle*, Rome, École française de Rome.

- HIGOUNET C., 1987, « Centralité, petites villes et bastides dans l'Aquitaine médiévale », in J.-P. Poussou, P. Loupès (éd.), *Les petites villes du Moyen Âge à nos jours. Colloque International du CESURB, Bordeaux 25-26 octobre 1985*, Paris, Presses universitaires de Bordeaux, p. 41-48.
- INFESSURA S., 1890, *Diario della città di Roma*, Rome, Istituto storico italiano.
- JANSEN P., 2002, « Échec et réussite d'une métropolisation en Italie à la fin du Moyen Âge : étude comparée des cas ligure et marchésan », *Cahiers de la Méditerranée*, 64, p. 49-56.
- LE POGGE G. F., 1999, *Les Ruines de Rome (De varietate fortunae)*, Paris, Les Belles Lettres.
- MAIRE VIGUEUR J.-C., 2010, *L'Autre Rome. Une histoire des Romains à l'époque communale (XII^e-XIV^e siècle)*, Paris, Tallandier.
- DELLO MASTRO P., 1912, *Diario e memoriale delle cose accadute in Roma (1422-1482)*, Città di Castello-Bologne, *Rerum Italicarum Scriptores*, 24/2.
- MODIGLIANI A., 1992, « Artigiani e botteghe in città », in M. Chiabò, G. D'Alessandro, P. Piacentini, C. Ranieri (éd.), *Alle origini della nuova Roma. Martino V (1417-1431). Atti del convegno (Roma 2-5 mars 1992)*, Rome, Istituto storico italiano per il Medio Evo, p. 455-477.
- MODIGLIANI A., 2000, « Hernando Colón acquirente di libri a stampa. Note sul mercato librario romano », *Roma nel Rinascimento. Bibliografia e note*, 16, p. 51-62.
- MODIGLIANI A., 2004, « L'approvvigionamento annonario e i luoghi del commercio alimentare », in G. Simoncini (éd.), *Roma. Le trasformazioni urbane del Quattrocento. II. Funzioni urbane e tipologie edilizie*, Rome, L. S. Olschki, p. 29-61.
- MONTAUBIN P., 2006, « De l'an mil à la Renaissance : de qui donc Rome fut-elle la capitale ? », in P. Boucheron (éd.), *Les villes capitales au Moyen Âge. XXXVI^e Congrès de la SHMESP, Istanbul 1^{er}-6 juin 2005*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 391-428.
- PALERMO L., 1979, *Il porto di Roma nel XIV e XV secolo. Strutture socio-economiche e statuti*, Rome, Istituto di studi romani.
- PALERMO L., 1990, *Mercati del grano a Roma tra Medioevo e Rinascimento*, vol. 1, *Il mercato distrettuale del grano in età comunale*, Rome, Centro di ricerca.
- PALERMO L., 1998, « Espansione demografica e sviluppo economico a Roma nel Rinascimento », in E. Sonnino (éd.), *Popolazione e società a Roma dal medioevo all'età contemporanea*, Rome, Il Calamo, p. 299-326.
- PARDI G., 1926, « La popolazione del distretto di Roma nel secolo XV », *Archivio della Società Romana di Storia Patria (ASRSP)*, 49, p. 331-354.
- PARTNER P., 1972, *The Lands of Saint Peter : the papal state in the Middle Ages and the early Renaissance*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press.
- PETRARQUE F., 2002, *Lettres familières*, Paris, Les Belles Lettres.
- PINTO G., 1996, *Città e spazi economici nell'Italia comunale*, Bologne, CLUEB.
- POUSSOU J.-P., 1996, « Voies nouvelles de la recherche en histoire urbaine (XVI^e-XIX^e siècle) », in P. Guignet, J. Hiernard, P. Mantrant (éd.), *Les réseaux urbains dans le centre-ouest Atlantique de l'Antiquité à nos jours*, Poitiers, Société des Antiquaires de l'Ouest, p. 13-34.
- RE C., 1880, *Statuti della città di Roma*, Rome, Tip. della Pace.
- ROMANI M., 1948, *Pellegrini e viaggiatori nell'economia di Roma dal XIV al XVII secolo*, Milan, Vita e Pensiero.
- SMALL C. M., 1981, « The District of Rome in the Early Fourteenth Century. 1300-1347 », *Canadian Journal of History – Annales Canadiennes d'histoire*, 16, p. 193-213.
- TOMASSETTI G., 1976-1980, *La Campagna romana antica, medioevale e moderna*, Florence, L. S. Olschki.
- VAQUERO PIÑEIRO M., 2006, « Case, proprietà e mestieri a Roma nel Censimento di Leone X (1517) », in A. Esposito, M. L. Lombardo (éd.), *Vivere a Roma. Uomini e case nel primo Cinquecento (dai censimenti del 1517 e 1527)*, Rome (*Archivi e Cultura*, 39), p. 83-98.
- VAQUERO PIÑEIRO M., 2008, « Borgo tra Medioevo e Rinascimento : spazio urbano e attività edilizie », in M. Royo, É. Hubert, A. Bérenger (éd.), « *Rome des quartiers* » : *des vici aux rioni. Cadres institutionnels, pratiques sociales et requalifications entre Antiquité et époque moderne*, Paris, De Boccard, p. 351-366.